

The Historical Review/La Revue Historique

Vol 3 (2006)

Vol 3, No (2006)



À propos d'un livre centenaire

Andrei Pippidi

doi: [10.12681/hr.205](https://doi.org/10.12681/hr.205)

To cite this article:

Pippidi, A. (2007). À propos d'un livre centenaire. *The Historical Review/La Revue Historique*, 3, 217–226.
<https://doi.org/10.12681/hr.205>

Critical Perspectives

Approches Critiques

À PROPOS D'UN LIVRE CENTENAIRE

Au moment de leur centenaire, sous le regard d'une toute autre génération que celle de leurs premiers lecteurs, les livres font voir avec éclat leur grandeur et leurs limites. Cette épreuve approche pour une des œuvres majeures de N. Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt* (I-V, Gotha 1908-1913). En octobre 2005, la dernière histoire de l'Empire ottoman écrite par un seul auteur a été traduite de l'allemand en turc: il était temps que cet ouvrage classique rencontrât enfin son public turc. En effet, il importe de faire remarquer que, à la différence des œuvres de Cantemir et de Hammer, les plus illustres prédécesseurs de Iorga, *Geschichte des osmanischen Reiches* n'est pas un objet de musée, mais un livre à placer à portée de la main, sur le rayon le plus accessible de la bibliothèque. Certes, on trouverait difficilement de nos jours le loisir de lire, l'un après l'autre, les cinq volumes. Aujourd'hui, le lecteur ordinaire se contentera des résumés en anglais offerts par les librairies d'aéroport. Mais comme outil de travail, comme intermédiaire entre l'historien et de précieuses sources encore inédites, la valeur de cette œuvre demeure entière et évidente. C'est l'avis du plus grand des historiens actuels de l'Empire ottoman, le professeur Halil Inalcik. De sorte que la *Geschichte* a sans doute pris de l'âge, mais, après la première centaine d'années, l'intérêt qu'elle suscite va être accru par sa traduction en turc.

Il faut avouer que, dans le pays de l'auteur, il n'existe toujours pas de version roumaine, le texte ayant été rédigé directement en allemand. En 1945, Victor Papacostea, qui était alors le directeur de l'Institut des Études Balkaniques de Bucarest, a pris l'initiative de faire traduire le livre de Iorga en roumain et en français. La première de ces deux traductions n'a jamais été achevée, elle est conservée parmi les papiers de famille dont j'ai hérité, elle ne va pas au delà du premier volume. Cette tâche avait été confiée à un classiciste, I. M. Marinescu. L'autre traduction, par Șerban Năsturel, un Roumain qui employait un français très châtié, d'une élégance un peu surannée, a été accomplie en trois ans: un vrai tour de force. Malheureusement, ce qui en subsiste, dactylographié ou en manuscrit, dans les mêmes archives privées, représente seulement 1500 pages, c'est-à-dire tout le début, y compris le règne de Soliman le Magnifique, et la

fin, à partir de 1774. Des tomes III et IV pas de trace; ils n'ont pas encore été retrouvés et il y a peu de chances qu'ils le soient.

La manière dont cette étonnante construction fut échafaudée et, surtout, le rapport entre la conception historique qu'elle reflète et les idées politiques de Iorga n'ont jamais été examinés. Il n'est donc pas inutile de saisir cette occasion pour établir la place que la *Geschichte* tient dans l'œuvre de son auteur, jalonner les voies qui la rattachent à d'autres repères de la biographie de Iorga ou à certains autres de ses travaux, soit de la même époque, soit ultérieurs.

Le point de départ peut être précisé grâce à la correspondance de Iorga. En 1900, quand il n'avait pas encore trente ans, il était déjà professeur à l'Université de Bucarest et il avait publié à Paris sa thèse à l'École des Hautes Études, *Philippe de Mézières et la Croisade au XIVe siècle*,¹ ainsi que les deux premiers volumes de *Notes et extraits pour servir à l'histoire des Croisades au XVe siècle*, dans une série dont le troisième suivra en 1902 et qui allait s'arrêter seulement en 1913, avec le tome VI. Il collaborait régulièrement à la *Revue de l'Orient latin*.² Il songeait déjà à un *Epilogue des Croisades*, projeté en trois volumes et proposé à l'éditeur Ernest Leroux.³ Celui-ci a reculé devant la perspective d'une telle entreprise, lorsque ce projet, en janvier 1901, a pris la forme d'une *Histoire de l'Empire ottoman*, conçue en cinq volumes de 500 pages chacun.⁴ Sans se laisser décourager, Iorga s'adressa tout de suite à son ancien maître de Leipzig, Karl Lamprecht, qu'il avait déjà persuadé d'accepter pour sa collection *Europäische Staatsgeschichte* une histoire, non pas de la Roumanie, mais des Roumains, dans les limites historiques de leurs *Staatsbildungen*. Ainsi, le 12 mars 1901, Lamprecht se déclare d'accord avec le projet de l'Histoire de l'Empire ottoman, qui allait remplacer l'ouvrage de Johann Wilhelm Zinkeisen, bien vieilli depuis 1863, la date de la parution de son dernier volume.⁵ Il ne faudra pas plus de sept ans au savant roumain pour envoyer à l'éditeur Perthes, de Gotha, le manuscrit qui contenait l'histoire des Turcs depuis

¹ N. Iorga, *Philippe de Mézières (1327-1405) et la Croisade au XIVe siècle*, Paris 1896. Seconde édition, avec une préface de Michel Berza, London: Variorum, 1973.

² "Un projet relatif à la conquête de Jérusalem, 1609", *Revue de l'Orient latin* II, 2 (1894), pp. 183-189; "Une lettre apocryphe sur la bataille de Smyrne (1346)", *ibid.* III, 1 (1895), pp. 27-31; "Un auteur de projets de Croisade: Antoine Marini", *ibid.* IV (1896), pp. 445-457.

³ Voir les lettres de Charles Kohler du 10 décembre 1900 et du 13 janvier 1901 dans *Scrisori către N. Iorga*, Vol. I, éd. Barbu Theodorescu, Bucarest 1972, pp. 486-487.

⁴ *Ibid.*, pp. 487, 493, lettres d'Ernest Leroux du 13 janvier et de Charles Kohler du 26 janvier 1901.

⁵ *Ibid.*, pp. 467-468, lettre de K. Lamprecht.

l'Asie occidentale jusqu'à la conquête de Constantinople. C'était certainement le plus difficile à rédiger, parce que, pour l'histoire pré-ottomane, il n'existait presque rien, aucune discussion critique des sources (les recherches de J. Laurent, de Paul Pelliot, de Claude Cahen et de René Grousset n'avaient pas encore commencé).⁶

Comme il semblait préférable à l'auteur d'avoir une connaissance personnelle du peuple dont il écrivait l'histoire et de son habitat, tandis que, pour les régions où avaient vécu les Oghouzes et les Turkmènes, il ne pouvait se renseigner qu'à travers les récits de voyage d'Arminius Vambéry,⁷ Iorga se rendit à Istanbul. C'était en juillet 1906. Les impressions du voyageur ont été publiées l'année suivante, en roumain.⁸ Elles mériteraient une traduction en turc, car il n'y a pas tellement de témoignages étrangers sur la vie quotidienne de la capitale et son développement culturel aux derniers temps de l'Empire. La visite à Kadi-Köi, pour voir le couvent et la bibliothèque des Assomptionnistes, est également décrite par le compagnon de voyage de Iorga, son ancien élève Alexandru Lapedatu, dans ses mémoires.⁹ J'ai hérité aussi d'une grande photo sur carton, représentant l'intérieur de Sainte Sophie, telle qu'un touriste de l'époque pouvait emporter en souvenir. D'ailleurs, pour montrer le cas que Iorga faisait de l'investigation sur place des conditions naturelles et des mœurs, il y a un passage de son autobiographie où l'historien regrette de n'avoir pas eu les moyens d'ajouter encore un volume à son livre –c'eût été le sixième!– “pour la description des provinces et de leurs habitants”.¹⁰ Cette façon d'intégrer les réalités économiques et sociales, tant du passé que du présent, à côté des événements politiques et militaires chers au style historique traditionnel, était justement la démarche recommandée par Lamprecht, qui caractérisait la *Kulturgeschichte*.

L'historiographie qu'on pratiquait encore, en France par exemple, rejetait résolument cette méthode révolutionnaire. En 1908, précisément, un tel projet, proposé par un autre savant allemand, Kurt Breysig, était décrété par la vénérable *Revue historique* “...fort dangereux au point de vue scientifique. Il est

⁶ Le premier des ouvrages indiqués, J. Laurent, *Byzance et les Turcs Seldjoucides dans l'Asie occidentale jusqu'en 1081*, Nancy 1913.

⁷ Arminius Vambéry, *Geschichte Bocharas und Transoxianiens*, Stuttgart 1872. Voir encore *The Story of My Struggles: The Memoirs of Arminius Vambéry, Professor of Oriental Languages in the University of Budapest*, I-II, London 1905.

⁸ N. Iorga, *Prin Bulgaria la Constantinopol*, Bucarest 1907.

⁹ Al. Lapedatu, *Amintiri*, Cluj 1998, pp. 95-96.

¹⁰ N. Iorga, *O viață de om*, II, Bucarest 1934, pp. 211-212.

bien difficile que des œuvres pareilles ne soient pas aujourd’hui très prématurées et superficielles.”¹¹ Iorga lui-même, qui a édité pourtant une quantité écrasante de documents, des archives roumaines et étrangères, n’a pas cru possible d’écrire l’histoire des Roumains avant d’avoir parcouru le pays, en y étudiant la vie locale avec la même attention qu’il prêtait aux monuments.¹²

Le travail à l’Histoire de l’Empire ottoman a eu des répercussions sur la vision de l’auteur, manifestée dans d’autres ouvrages qu’il a entrepris en même temps. Par exemple, dans les notes prises par une de ses élèves qui reconstituent le texte (inédit) de ses leçons de 1904, Iorga affirmait:

C’est l’Empire ottoman, de nation turque et de religion islamique, qui a réalisé pour la Péninsule Balcanique ce que le roi de France avait fait en France. Celui-là avait donné à la France ses frontières naturelles, tandis que les sultans turcs, à partir de Bayezid Ier, suivi par Mehmed II, ce Louis XI de la Péninsule Balcanique, et jusqu’à Soliman le Magnifique, une sorte de François Ier des Turcs, ont réussi à imposer à l’Orient un seul et identique aspect politique, tout en rattachant à Constantinople les pays au Nord du Danube, la Moldavie et la Valachie.¹³

Cette optique de la solidarité, qui unit entre eux les divers peuples de Sud-Est européen parce qu’ils ont partagé la civilisation ottomane, est en fin de compte celle qui va inspirer Iorga, dix ans plus tard, lorsqu’il fondera le premier Institut des études sud-est européennes à Bucarest.¹⁴ Mais l’argument qu’il a accentué est l’idée de l’héritage byzantin recueilli par les conquérants ottomans.

¹¹ John Higham, Leonard Krieger, Felix Gilbert, *History*, Princeton 1965, p. 344.

¹² Par ces circuits, Iorga s’est efforcé de connaître “le pays profond”, la vie des gens du peuple, celle des paysans surtout, à la campagne (*Drumuri și orașe din România*, Bucarest 1904, et *Sate și mănăstiri din România*, Bucarest 1905). En 1939-1940, deux volumes intitulés *România, mamă a unității naționale, cum era pînă la 1918*, vont réunir ces notes de voyage où il avait cherché l’histoire comme l’ethnologue découvre la société archaïque. La réédition, dans un moment de tension politique extrême, tâchait de renouveler l’état d’esprit qui avait encouragé les Roumains à combattre pour leur unité nationale. D’autre part, comme des millions de Roumains vivaient hors des frontières du royaume de Roumanie avant 1918, il a entrepris des excursions dans les pays voisins, en Russie (*Neamul românesc în Basarabia*, Bucarest 1905) et en Autriche-Hongrie (*Neamul românesc în Bucovina*, Bucarest 1905; *Neamul românesc în Ardeal și Țara Ungurească*, Bucarest 1906).

¹³ *Histoire moderne*, notes prises par Hortense Schachmann, ms. lithographié, en roumain (1904), dans ma possession, p. 71.

¹⁴ Andrei Pippidi, “Pour l’histoire du premier Institut des études sud-est européennes en Roumanie”, *Revue des études sud-est européennes* XVI (1978), pp. 139-156.

D'habitude, on fait remonter ce thème, qu'il a développé dans *Byzance après Byzance* en 1935,¹⁵ à la communication présentée à Londres en 1913, *La survivance byzantine dans les pays roumains*.¹⁶ Or, voici que l'idée avait germé dès 1904: "On pourrait donc dire que le byzantinisme n'est pas mort avec la chute de Constantinople en 1453. Il existe une *Spätbyzantinicum* divisée en deux: la partie chrétienne, comprenant la Moldavie et la Valachie, et la partie musulmane, dans les pays situés au sud du Danube."¹⁷

En 1905, la correspondance avec les éditeurs se poursuivait. Dent, de Londres, pressenti pour une histoire de l'Empire byzantin, a donné une réponse encourageante.¹⁸ *The Byzantine Empire* va paraître en 1907. Entre temps, dans la *Byzantinische Zeitschrift* de Krumbacher, le maître respecté des études sur la Grèce médiévale, l'historien roumain publie déjà le résultat de ses recherches se rapportant aux circonstances qui ont ouvert aux Ottomans la route de Constantinople. La conclusion de cet article doit être citée: "Ce n'est donc pas l'ambition turque qui établit un empire musulman à la place des Grecs, des Serbes, des Bulgares et des Latins. La faute en est à Cantacuzène et...à ces représentants en Orient du commerce et de la civilisation occidentales."¹⁹

De l'atelier de ce formidable ouvrier sortaient pendant ce temps des travaux secondaires, marqués de l'empreinte de ses lectures susceptibles de projeter quelque lumière sur le sujet de la *Geschichte*: tel voyageur italien en Turquie,²⁰ tel récit du séjour de Charles XII de Suède dans une contrée située à la limite de l'espace ottoman,²¹ ou même la traduction du français en roumain d'un

¹⁵ Virgil Cândea, "Nicolas Iorga, historien de l'Europe du Sud-Est", in *Nicolas Iorga, l'homme et l'œuvre*, éd. D. M. Pippidi, Bucarest 1972; *id.*, postface pour N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1971, pp. 260-261.

¹⁶ N. Iorga, I, *Les bases nécessaires d'une nouvelle histoire du Moyen Age*, II: *La survivance de la civilisation byzantine dans les pays roumains. Deux communications faites, le 7 et 8 avril 1913, au troisième Congrès international d'études historiques à Londres*, Valeni 1913.

¹⁷ *Histoire moderne*, p. 72.

¹⁸ J. M. Dent, lettre du 14 mars 1905, publiée par I. E. Torouțiu, *Studii și documente literare*, Vol. X, Bucarest 1940, pp. 225-226.

¹⁹ N. Iorga, "Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342-1362)", *Byzantinische Zeitschrift* XV (1906), pp. 179-222.

²⁰ *Id.*, *Un călător italian în Turcia și Moldova în timpul războiului cu Polonia*, *Analele Academiei Române*, seria II, memoriile secțiunii istorice, Vol. XXXIII, 1910-1911, pp. 51-58.

²¹ *Id.*, *Storia del soggiorno di Carlo XII in Turchia, scritta dal suo primo interprete Alessandro Amiras*, Bucarest 1905.

recueil de proverbes turcs.²² Le document le plus important qu'il ait publié au cours de ces recherches fut sans doute le privilège de Mehmed II pour les Génois de Péra.²³

Fort du savoir ainsi acquis, Iorga réagira aux développements politiques qui allaient suivre par des interventions destinées à éclairer et à orienter le milieu académique de Bucarest. Elles interprètent l'actualité dans la perspective du passé: *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*,²⁴ *Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans*,²⁵ *Histoire des États balcaniques à l'époque moderne*,²⁶ même une *Histoire de la guerre balcanique*,²⁷ lorsque celle-ci était à peine achevée.

L'augmentation de l'intérêt pour le Sud-Est européen qui fut la conséquence des conflits régionaux des années 1912-1913 a permis à l'historien roumain de créer, en 1914, un institut et une revue qui ont existé jusqu'en 1948 et qui, ayant repris leur activité après une éclipse de quinze ans, s'efforcent de demeurer fidèles à la tradition de leur fondateur.

Ce coup d'œil sur la construction d'une grande œuvre a besoin d'être complété par la juxtaposition du texte de la *Geschichte* avec les articles de presse qui, de 1907 à 1912, exprimèrent les opinions politiques de Iorga, en tant que député, chef de parti et directeur d'un journal. L'historien qui se penche à présent sur ces nombreux articles constate qu'ils jugent les événements contemporains avec la sympathie pour les Turcs inspirée à l'auteur par sa connaissance de leur long passé. Leur ton très personnel révèle une nature droite et franche, imbue de l'esprit libéral de la fin du XIXe siècle qui favorisait tout mouvement de réveil national.

²² *Zicale turcești*. După traducerea franceză a lui J. A. Decourdemanche traduse de N. Iorga, Vălenii de Munte 1908.

²³ *Id.*, "Le privilège de Mahommed II pour la ville de Péra (1er juin 1453)", *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine* no. 1 (1914), pp. 11-32.

²⁴ *Id.*, *Les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman*, conférence faite le 11 novembre à Belgrade, Vălenii de Munte 1913.

²⁵ *Id.*, "Notes d'un historien relatives aux événements des Balkans", *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine* no. 2 (1913), pp. 57-101.

²⁶ *Id.*, *Histoire des États balcaniques à l'époque moderne*, Bucarest 1914.

²⁷ *Id.*, *Istoria războiului balcanic*, Bucarest 1915.

Dès le 20 juillet 1908, Iorga déclare: “sous nos yeux se passent des événements parmi les plus grands de l’histoire du monde. Il faut compter comme tels les faits qui, depuis la semaine dernière, ont formé la révolution militaire des Jeunes Turcs, ainsi que la proclamation de la Constitution dans l’Empire des Osmanlis.”²⁸ Le coup d’État du 13 avril 1909 éveille des inquiétudes: “Dieu nous garde de la victoire des réactionnaires!” s’exclame Iorga qui, toutefois, croit devoir recommander aux “partisans du progrès par la révolution” d’épargner les liens qui rattachent la société turque à la tradition ottomane, “un passé infiniment respectable”.²⁹

L’été suivant, l’historien réclamait une alliance entre la Roumanie et la Turquie. Selon lui, il s’agissait d’assurer au pays l’appui d’“une nation brave, loyale et ferme”. Les premières mesures prises par le nouveau régime constitutionnel étaient de bonne augure pour la démocratie turque. Iorga se déclarait autorisé à conseiller ce rapprochement à cause de l’expérience qu’il avait acquise en matière de politique turque. Il se considérait comme “quelqu’un qui, depuis plusieurs années, s’occupe de l’histoire de l’État des Osmanlis...un Roumain qui, après Hammer et Zinkeisen, écrit impartialement leur histoire dans une langue de diffusion universelle”.³⁰ Lorsque l’Italie s’emparera de la Tripolitaine, Iorga n’hésitera pas à qualifier l’attaque italienne d’“acte immoral” et de “viol d’une nation”.³¹ Pourtant, la crise de juillet 1912 (chute du gouvernement de Said Pacha, suivie de la dissolution du Parlement) lui offre enfin l’occasion de critiquer les Jeunes Turcs pour avoir pris le pouvoir par un putsch, car “il n’y a rien de plus dangereux que de recourir à l’armée pour changer violemment la vie d’une nation”.³² “Les constitutions peuvent être importées,” ajoutait-il, “mais une vie constitutionnelle ne peut naître qu’à la suite d’une longue préparation naturelle.” Ce qui, une fois de plus, manifestait une profonde contradiction. D’un côté, il avait proclamé sa solidarité avec les Jeunes Turcs, pour leur politique nationaliste et laïque, tant que celle-ci se limitait à la réforme d’un Empire ankylosé. D’autre part, sa méfiance à l’égard de toute improvisation superficielle le rendait sceptique au sujet de la nouvelle Turquie.

²⁸ *Id.*, *România, vecinii săi și chestiunea Orientului*, Vălenii de Munte 1912, pp. 59-63.

²⁹ *Ibid.*, pp. 97-99.

³⁰ *Ibid.*, pp. 143-144, 148-151.

³¹ *Ibid.*, pp. 173-174, 175-177, 185-188.

³² *Ibid.*, pp. 196-198.

Bientôt, l'idéologie pan-turque, la politique de centralisation et de répression exercée par le régime d'Istanbul et, de surcroît, son alliance avec l'Allemagne effaceront l'ancienne sympathie de Iorga pour les Jeunes Turcs. Plus tard, les excès nationalistes de l'historiographie kémaliste trouveront en lui un critique sarcastique.³³ Cependant, quand il avait souligné les causes de la catastrophe de l'Empire ottoman, en 1913, n'avait-il pas indiqué comme devoir du gouvernement turc précisément ce qui allait être le but poursuivi par Mustafa Kémal? "Relever, sur les ruines d'un Empire universel qui avait fait son temps, une seule race, celle qui avait le plus ancien droit dans l'État, pour bâtir par ses forces et pour ses intérêts une Turquie enfin nationale."³⁴

Ce sont les mêmes idées que Iorga a défendues à la Chambre. Dans un de ses discours de 1910, il ne cache nullement les raisons pour lesquelles il désire un accord avec la Turquie: "Sachons gagner, comme nous le devons, les sympathies du puissant État turc, qui bientôt fera la preuve de sa force, beaucoup plus grande qu'on ne l'estime à présent." Cette volonté de conciliation repose sur la confiance en "un peuple qui désire nous connaître, un peuple qui abandonne ses vieilles rancunes, ainsi que tout souvenir de l'inimitié qui a existé autrefois entre les nôtres et les leurs".³⁵ Franchement, Iorga espère une possibilité d'utiliser la nouvelle situation en faveur des Roumains: la protection des survivants de la latinité balcanique était, à ses yeux, reliée au destin de la Roumanie. Il importe de s'en préoccuper "au moment où la nouvelle Turquie permet que les nationalités qu'elle contient fassent connaître leurs aspirations, naturellement dans les limites du cadre légal exigé par tout État muni d'une conscience de soi".

Iorga insiste donc sur le caractère pacifique des réformes qu'il attend et il dénonce comme une utopie le projet d'une confédération balcanique. En 1912, pour se moquer de Take Ionescu, politicien qui, vingt ans plus tôt, s'était servi de la question macédonienne comme instrument de sa démagogie, il cite les plus pompeuses de ses déclarations: "La confédération balcanique est l'idéal vers lequel l'État roumain doit se diriger...L'idéal roumain est d'établir à la place de l'Empire ottoman une confédération d'États dont la mission serait

³³ N. Iorga, *Generalități cu privire la studiile istorice*, Iași 1999, pp. 237-239, 261.

³⁴ Voir plus haut, note 24. Voir aussi la préface par Iorga aux mémoires d'un ancien membre du gouvernement "Union et Progrès", N. Batzaria, *Din lumea Islamului. Turcia Junilor Turci*, Bucarest (1916?).

³⁵ N. Iorga, *Discursuri parlamentare*, Vol. I, part II-a, Bucarest 1939, pp. 44-45.

d'élever une barrière contre l'extension du pouvoir des tzars vers la Méditerranée.³⁶ Or, dès sa jeunesse, l'historien s'était passionnément engagé, dans la lignée des patriotes du XIXe siècle, dans l'action nationaliste. Par conséquent, ce n'est pas la confédération balkanique qu'il cherche à construire. En même temps qu'il s'est lancé dans l'irréductibilisme militant, sur le terrain de la réforme intérieure il conteste l'oligarchie des nantis et des habiles. Raison de plus pour sympathiser le mouvement ébauché par les Jeunes Turcs. Quand éclatera la première guerre balkanique, Iorga n'hésitera pas à se rendre impopulaire en refusant toute annexion: en constatant qu'"il s'agit d'un partage de la Turquie européenne", il écrit: "Ce n'est pas en ennemie que la Roumanie doit pénétrer dans les Balkans."³⁷

Le livre auquel il avait travaillé pendant ces années a eu un retentissement considérable (à l'étranger plutôt qu'en Roumanie).³⁸ En Turquie, où un exemplaire richement relié a été offert au sultan Mehmed V Reşad,³⁹ on a rendu justice à la fonction qu'il voulait remplir, celle d'ouvrir un horizon. Dans une lettre de 1912, Chukry-bey, général et spécialiste d'histoire militaire, membre de la Société d'histoire ottomane, s'est empressé de relever le "talent", le "labeur

³⁶ *Ibid.*, pp. 89-90. Voir aussi *id.*, *Părerile d-lui Take Ionescu asupra Macedoniei* Bucarest 1903.

³⁷ *Id.*, *Les Roumains et le nouvel état de choses en Orient*, Bucarest 1912. En accueillant une visite officielle d'étudiants turcs à Bucarest, il exprima ce souhait: "Dieu veuille que votre nation, désormais libre, puisse trouver en elle-même la force qui lui assurera un long avenir plein d'éclat, en dépit des ennemis de l'intérieur et de l'extérieur." (*Id.*, *Corespondență*, Vol. II, éd. Ecaterina Vaum, Bucarest 1986, p. 207).

³⁸ Maria Matilda Alexandrescu et Dersca Bulgaru, *Nicolae Iorga: A Romanian Historian of the Ottoman Empire*, Bucarest 1972, p. 34, rappelle les comptes-rendus qui, avant la parution de l'ouvrage ou à cette occasion, ont reconnu les mérites de l'auteur. Par exemple, Ernst Gerland, dans *Deutsche Literaturzeitung* XXIV (1909), p. 57, admirait sa connaissance des sources byzantines et slaves de l'histoire des Balkans. Voir aussi C. J. Jirecek, dans *Byzantinische Zeitschrift* XVIII (1909), pp. 578-586, et XX (1911), pp. 271-272. Cependant, l'*Histoire de l'Empire ottoman*, publiée sous la direction de Robert Mantran, Paris 1989, tout en citant la synthèse de Iorga dans sa bibliographie générale, ne fait qu'une allusion méprisante aux travaux qui ont suivi l'œuvre classique de Joseph von Hammer. Ceux-ci sont rejetés en bloc: "des ouvrages assez brefs, peu approfondis et souvent marqués par une vision européocentriste de l'Histoire" (p. 8). En Roumanie, il y avait eu tout de suite un compte-rendu favorable, par I. Bogdan, dans *Convorbiri literare* XLII, 1 (1908), pp. 548-550. D'ailleurs, Bogdan a lu "avec affection et admiration" chaque volume à son tour (I. E. Torouțiu, *op. cit.*, Vol. VII, Bucarest 1935, pp. 141, 143, 145, 150, 151, 153, 169, 170).

³⁹ *Ibid.*, Vol. X, pp. 489-492.

remarquable” et “l’impartialité parfaite” qui en font “un monument à la vérité”, pour finir ainsi: “J’ai donc l’honneur de saluer en votre personne le vrai historien de l’Empire ottoman.”⁴⁰ L’auteur a dû être flatté d’apprendre que son ouvrage avait éveillé l’intérêt de l’historiographe officiel de l’Empire. Un écho des propos tenus par Abdurrahman Cheref Pacha nous éclaire sur l’état des archives ottomanes au début du siècle: “Ayant posé la question si, au cours de ses recherches, il a trouvé des documents originaux concernant les Principautés avant 1740, Abdurrahman m’a répondu qu’il avait fait transporter de l’Eski Sarai à la Porte plus de 50 charrettes pleines d’anciens documents, qu’il a commencé à classer, avec ses collaborateurs. Et dans l’ancien dépôt du Trésor des Finances il y a six grands salons fermés à clé remplis de documents dont il n’a rien vu jusqu’à présent.”⁴¹

Une richesse infiniment plus grande attend encore plusieurs générations de chercheurs et ceux-ci trouveront dans le livre de Iorga un exemple immuable.

Université de Bucarest

Andrei Pippidi

⁴⁰ *Ibid.*, pp. 156-157.

⁴¹ *Ibid.*, p. 493.